

J'y étais

1990 En Afrique du Sud, Nelson Mandela retrouve la liberté

Il y a 25 ans, le leader de l'ANC sortait de prison, après plus d'un quart de siècle, et faisait tomber l'apartheid

Gustavo Kuhn

Peu d'hommes ont incarné comme Nelson Mandela l'aspiration de tout un peuple à la liberté. Ainsi, le 11 février 1990, quand le leader de l'ANC (le Congrès national africain) sort de prison après vingt-sept ans derrière les barreaux, l'immense majorité des Sud-Africains comprend que le régime raciste de l'apartheid vit ses dernières heures. La popularité du plus célèbre des détenus politiques dépasse à tel point les frontières que l'événement est suivi en direct aux quatre coins de la planète. Et la plupart des médias internationaux utilisent le même mot pour le qualifier: «Historique!»

«Nous avons été envahis d'une gigantesque émotion ce jour-là», se souvient Laurence Fehlmann Rielle, présidente de 1984 à 1989 du Mouvement anti-apartheid de Suisse (MAAS). «La liberté pour Nelson Mandela était un des principaux slogans des militants du monde entier. Mais en réalité, nous étions convaincus qu'il allait mourir en prison. Il faut se rendre compte qu'il avait déjà 71 ans en 1990, il avait passé plus d'un quart de siècle dans des conditions de détention absolument terribles et il avait contracté la tuberculose. Absolument rien, à ce moment-là, ne laissait penser qu'il jouirait d'une telle longévité, qu'il recevrait le Prix Nobel de la paix en 1993, serait élu président en 1994 et qu'il vivrait jusqu'en décembre 2013.»

A quoi ressemble-t-il?

L'annonce de sa libération est accueillie par des scènes de liesse et des manifestations monstres dans toute l'Afrique du Sud. Une foule énorme se presse aux abords de la prison Victor Verster, près du Cap, pour attendre l'apparition du vieux leader. Avec une interrogation générale, difficile d'imaginer aujourd'hui: «A quoi ressemble-t-il?»

Pendant près de vingt-sept ans en effet, aucune image de Nelson Mandela n'a été diffusée. Les derniers clichés du leader de l'ANC datent du procès de Rivonia, en



La Genevoise Laurence Fehlmann Rielle, ex-présidente du Mouvement anti-apartheid de Suisse, se souvient de l'émotion qui l'a envahie ce jour-là. LAURENT GUIRAUD

1963, qui l'a vu condamné à la prison à perpétuité. Le titre du tube planétaire de Johnny Clegg & Savuka *Asimbonanga* signifie d'ailleurs «Nous ne l'avons pas vu» en langue zouloue.

C'est bien un homme âgé, aux cheveux grisonnants, au visage marqué et au pas hésitant qui franchit, le 11 février 1990 à 16 h 15, les portes de la liberté, au bras de sa célèbre et controversée épouse Winnie. Face à ses supporters, Nelson Mandela lève le poing en signe de victoire. Et quelques heures plus tard, lorsqu'il donne son premier discours sur les marches de l'ancien hôtel de ville du Cap, il prouve immédiatement qu'il n'a renié aucun de ses principes et n'a rien perdu de sa combativité.

Soutiens suisses à l'apartheid

Devant des dizaines de milliers de personnes venues l'acclamer, le vieux leader

réaffirme son rêve de paix et de démocratie, mais déclare également que son mouvement doit poursuivre la lutte armée jusqu'à l'abolition de l'apartheid.

«La libération de Mandela représentait bien sûr un pas déterminant. Mais les lois raciales n'étaient pas encore tombées, explique Laurence Fehlmann Rielle. Elles ont été supprimées quelques mois plus tard. Il faut avouer qu'on ne s'attendait pas à une issue aussi rapide. Et aussi pacifique. Car à la fin des années 80, le climat était extrêmement tendu en Afrique du Sud. La brutalité du système d'apartheid avait semé la violence dans toute la société. Je m'étais rendue là-bas fin 88, début 89, et je me souviens à quel point elle était palpable, notamment lorsque j'ai assisté aux funérailles de militants de l'ANC.»

L'Afrique du Sud, qui commençait à souffrir réellement des sanctions économiques imposées par la communauté in-

ternationale, avait mis en place de timides réformes. Mais la répression contre les Noirs n'en était pas moins sanglante. Des actions armées contre les militants anti-apartheid étaient même menées en Europe. «L'assassinat de Dulcie September, qui a reçu cinq balles dans la tête à Paris, le

«Nous étions convaincus qu'il allait mourir en prison»

Laurence Fehlmann Rielle Ancienne présidente du Mouvement anti-apartheid de Suisse

29 mars 1988, a été un choc énorme pour nous. Nous la connaissions très bien, car elle représentait l'ANC en France, mais

aussi en Suisse et au Luxembourg», raconte l'ancienne présidente du MAAS.

Le mouvement suisse, qui dénonçait inlassablement les liens entretenus par la Confédération, les grandes banques de la place et un certain nombre d'entreprises helvétiques avec le régime de Pretoria, a lui-même été infiltré par un agent sud-africain. Car si la condamnation de l'apartheid était planétaire - le concert de Wembley en 1988, à l'occasion du 70e anniversaire de Mandela, a réuni 200 000 personnes et a été suivi par au moins 600 millions de téléspectateurs dans plus de 60 pays - le gouvernement sud-africain bénéficiait de précieux soutiens sur nos terres. Et notamment d'un puissant lobby, le groupe de contact Suisse-Afrique du Sud dirigé par un certain Christoph Blocher, qui se proposait de corriger «la désinformation mondiale concernant l'Afrique australe».

1536 François Bonivard est libéré par les Bernois à Chillon

La libération de l'ancien prieur de Saint-Victor inspirera le poète Byron

On ne saurait plus de nos jours qui était François Bonivard si le château de Chillon n'était pas là pour nous rappeler son histoire. Quand on visite les souterrains du célèbre monument historique vaudois, la colonne à laquelle l'ancien prieur de Saint-Victor est resté enchaîné pendant quatre ans fait immanquablement sensation.

C'était déjà le cas au début du XIXe siècle, quand Lord Byron y puisa l'inspiration de son poème *Le prisonnier de Chillon*. Mais qui était François Bonivard et pourquoi se retrouva-t-il enfermé dans les caves voûtées du château? Ce Savoyard natif de Seyssel était prisonnier

des Savoyards eux-mêmes. Ceux-ci lui reprochaient de s'accrocher bec et ongles à un privilège transmis d'oncle à neveu dans sa famille: les bénéfices de l'opulent prieuré de Saint-Victor, situé là où se trouve aujourd'hui l'Eglise russe à Genève.

Une histoire de gros sous

Une histoire de gros sous, en somme, envenimée par le fait que Bonivard s'est fait des amis parmi les adversaires genevois de la domination savoyarde. A cette époque, le prince-évêque de Genève désigné par Rome appartient à la famille ducale, ce qui accroît l'influence du duc de Savoie. Ceux qui s'opposent à cette mainmise sont appelés les Eidguenots, dont le plus emblématique est Philibert Berthelier, mis à mort devant la tour de l'Île en 1519.

L'année suivante, ne se sentant plus en sécurité à Genève, François Bonivard s'en va chercher refuge au Pays de Vaud. L'un des hommes qui l'accompagnent est un traître qui le menace d'un couteau



La délivrance de Bonivard, par Georges Chaix (1824). MUSEE D'ART ET D'HISTOIRE (MAH)

pour obtenir sa renonciation à ses droits sur le prieuré de Saint-Victor. Sa résistance lui vaut d'être emprisonné au château de Chillon en 1530, où il reste enchaîné deux ans dans un logement décent, avant d'être descendu dans la grande salle construite à même le rocher. Il y reste enchaîné à une colonne pendant quatre ans.

Un moine marié quatre fois

Sa délivrance a lieu en mars 1536, à la faveur de la prise du château de Chillon par les troupes bernoises, qui le ramènent à Genève en bateau. La cité du bout du lac a beaucoup changé depuis le départ de l'ennemi des Savoyards. En 1530, la démolition des faubourgs a commencé dans le but de dégager les abords de la ville désormais fortifiée.

Le monastère que Bonivard espérait tant récupérer n'existe plus. Son ancien prieur n'a droit à rien, car tous les biens ecclésiastiques ont été confisqués par le gouvernement genevois réformé. Il ne

lui reste plus qu'à se faire protestant et à changer de vie. Pourvu d'une rente en compensation du prieuré disparu, l'ancien moine est chargé par la République de rédiger une histoire de Genève qui sera imprimée pour la première fois en 1831 sous le titre de *Chroniques de Genève*.

Cette publication suit de peu un concours de peinture sur le thème de la délivrance de Bonivard, organisé en 1823 par la Classe des beaux-arts de la Société des arts. Le mécène Jean-Jacques de Selon finance le concours et achète leurs tableaux aux lauréats. Comme on le voit, dans le sillage du *Prisonnier de Chillon* de Byron, Bonivard intéresse vivement les Genevois. On connaît moins les critiques suscitées par sa vie privée. Certains historiens du XIXe siècle reprochent à cet ancien prélat de s'être marié quatre fois et d'avoir laissé sa dernière épouse, une ancienne religieuse, subir la peine capitale au terme d'un humiliant procès pour adultère. Lui-même s'éteint en 1570, âgé de 77 ans.

Benjamin Chaix